Foulhiac de Mordesson aux consuls de Gramat

A Cahors, 5 août 1789

Dès le moment, MM. que je fus instruit par le tocsin, vendredi dernier à 4 heures et demie du matin, de l'alarme qui se répandait dans la ville, de l'arrivée très prochaine de 800 brigands (quoique je ne pusse ajouter foi à une si prompte surprise) je fus dans le même instant ; transporté de coeur et d'esprit au milieu de mes anciens et toujours mes chers compatriotes, rassemblés à Gramat, afin de les aider et de ma personne et de tout ce qui aurait dépendu de moi, présumant bien que (les nouvelles que nous en avions les faisant arriver des bords de la Dordogne) la même alarme devait vous être commune avec nous à raison du voisinage où vous êtes de cette rivière ; mais la fausseté du motif de cette terreur nous étant connue à neuf heures, j'en partageai également la joie avec vous, ayant bien cependant du regret de ne m'être pas trouvé parmi vous, dans le premier moment.

De cet événement il s'en est suivi qu'on a formé ici des compagnies d'infanterie qui n'ont aucun exercice à faire dans le jour, hors la garde des portes, mais qui font, par tour, dans la nuit, une patrouille très exacte, afin de prévenir les suites que pourraient avoir ce trouble de la part des mauvais sujets. Toute la noblesse est entrée dans ces compagnies et ceux qui, comme moi, ont passé le temps de la verte jeunesse, se contentent d'y porter le mousquet que j'aurais aussi pris avec bien du plaisir à Gramat, si je m'y étais trouvé. Je n'ai appris, MM. que par le bruit public tout ce que vous avez fait de bien dans cette occasion ; mais je ne me borne pas au plaisir que j'espère que vous voudrez bien me faire de m'en donner un petit détail, car je ne suis pas moins jaloux de contribuer en mon particulier à la dépense que vous a occasionnée cet événement que je l'aurais été d'y payer de ma personne si l'alarme avait été fondée, et c'est ce qui fait le second objet de ma lettre.

Ainsi, MM. si vous avez quelque gratification particulière à donner ou quelque particulier malaisé à soulager, à raison de cette circonstance, indépendamment de ma contribution à la taxe générale, j'y ajouterai encore ce que vous et M. de Padirac avec qui je vous prie d'en conférer, jugerez convenable. Je le prie même de vous en compter ou de vous en faire compter le montant et je vous serai très obligé, MM. de vouloir bien en faire la distribution à votre volonté et d'assurer la communauté de tout l'intérêt que je prends à elle.

Veuillez bien agréer les témoignages de ma reconnaissance pour toute la peine et la fatigue que je présume que vous avez essuyée et l'assurance du bien véritable et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur

Foulhiac de Mordesson.

P. S. On vient d'afficher ici un arrêt du Parlement de Toulouse en date du premier de ce mois qui, pour prévenir la désolation que peuvent porter, dans les campagnes, des brigands dangereux, autorise les villes et communautés de son ressort à former des milices bourgeoises, leur permet de les armer et de courir sus aux dits brigands, même au son du tocsin. Cet arrêt a été envoyé ici à M. de Regourd et vous en recevrez infailliblement un exemplaire par Figeac

Les consuls à M. Foulhiac de Mordesson

Gramat le 11 août 1789,

Nous n'avons pas d'expressions assez énergiques pour vous rendre sensible combien la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire et qui a été lue en assemblée a flatté tous les coeurs. Nous sommes chargés de vous en témoigner une reconnaissance sans bornes à tout ce qu'elle contient d'honnête, d'obligeant et de patriotique et digne de notre chef que nous regardons comme notre boussole.

Nous ne sommes pas moins sensibles à vos offres obligeantes de vouloir contribuer aux faux frais que nous a causés cette alarme qui a été comme générale dans les provinces voisines, nous étant venue une députation de la ville d'Aurillac en Auvergne à laquelle celles qui l'avoisinent avaient donné lieu ; mais notre économie nous a mis dans le cas de vous remercier.

Nous avons reçu les mêmes offres de la part de M. de Padirac qui avait armé ses habitants et était prêt à se mettre en marche.

Voici les circonstances qui nous donnèrent l'alerte.

Ce fut de Gourdon que nous vint la même alarme et le même jour, 31 juillet, au point du jour, par deux exprès qui nous annonçaient que 8 000 brigands étaient prêts à passer la Dordogne pour saccager la ville de Domme ; ce qui nous détermina d'appeler les secours voisins et de députer deux exprès à cheval pour aller à Gourdon prendre langue, qui firent le trajet dans 6 heures et nous rapportèrent que la ville de Gourdon qui avait eu la même alarme avait rassemblé 10 000 armes et que la nouvelle était fausse. Notre vigilance: ne céda en rien à la leur, ayant rassemblé 4 700 hommes en cinq heures prêts à combattre avec des vivres pour 4 jours, et il n'est point douteux qu'avec le secours qui nous venait du Rouergue, de Figeac et sur la route, nous aurions formé une armée de 150 000 hommes avec le secours de Martel et St-Céré et Gourdon.

Nous avons tout disposé pour notre marche ; les chevaux et les chariots étaient prêts de même qu'un hôpital ambulante.

En 3 heures de temps, nous eûmes ramassé assez de munitions et fait faire assez de balles et de lingots en plomb pour la distribution ; le tiers de la troupe était armé de faux, piques et haches. Cet aspect était réellement formidable ; tout concourait pour la sûreté de ces braves citoyens dont la fermeté annonçait la bravoure et le désir de se battre.

Nous les avons remerciés de nouveau par des lettres circulaires que MM. les curés leur ont lues aux prônes et ils sont assurés du retour au premier signal.

Dans le moment, il se répand un bruit dans la ville qu'un inconnu a été arrêté à Figeac et qu'on lui a trouvé dessus huit livres de poison. Il a avoué, dit-on, qu'ils se sont dispersés en nombre pour empoisonner les eaux des fontaines. Si cette nouvelle n'est pas comme celle de l'alarme, MM. les officiers municipaux de Figeac ne manqueront pas de nous en informer.

L'arrêt du Parlement pour la formation de la milice bourgeoise ne nous est pas encore parvenu ; mais nous avons toutes les nuits une garde assurée, et crainte d'alarmer le public par la cloche, nos tambours battent la retraite tous les soirs et c'est le signal de l'assemblée pour la garde.

Nous sommes avec respect MM Gardareins, de Montignac, maire ; Mejeceze, id. 1^{er} consul ; Lafon, id. consul.